This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

27524 f. 29

LIDORIE,

ANCIENNE CHRONIQUE

ALLUSIVE,

publiée par L'AUTEUR

DE BLANÇAY, &c.

DE

M. GORGY,

Qui se trouvent chez le même Libraire

LIDORIE,
2 vol. *in*-18 fig. br. 3 l. 12

BLANÇAY,
2 vol. *in*-18. fig. br. 3 l. 1

VICTORINE,
2 vol. *in*-18. fig. br. 3 l.

NOUVEAU VOYAGE

LIDORIE

ANCIENNE CHRONIQUE

ALLUSIVE,

Publiée par L'AUTEUR

DE BLANÇAY, &c.

PREMIÈRE PARTIE.

A PARIS,
Chez GUILLOT, Libraire de MONSIEUR rue des Bernardins, la première porte-cochère en face de Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

20 Avril 1790.

BODLEIAN
14 MAY 1935
LIBRARY

LIDORIE.

CHAPITRE PREMIER.

Comment étoit le château de Guéhérard ; en quelle contrée il étoit situé ; en quel tems ont eu lieu les événemens racontés en cette chronique.

Nota. Les feuillets qui formaient ce premier chapitre se sont trouvés en si mauvais état, qu'il n'a été possible de lire que le titre : le discours, écrit en très-petit caractère, était absolument indéchiffrable.

Ce qu'étoit la Dame Comtesse hérard, mère de Lidor

C'étoit dans ce châtea vieux Comte de Guéhérard p vie, avec sa fille unique, la dorie. De femme, plus n'e Depuis quelques mois, elle av de vie à trépas; et moult bier étoit le Comte; étoit bien la melle que oncques on eût vu long-tems, tellement que son

femme. Si est-il vrai que femme méchante, il n'y a œuvre humaine qui ne s'y perde.

Mais c'étoit la pauvre Lidorie qui avoit le pire souffert de cette humeur.

Durant l'âge de son enfance, son père courant toujours chercher les aventures, la pauvrette étoit seule avec sa mère, qui, de l'aube du jour à la vespérée, ne cessoit de la gronder, de la tourmenter, voire même de la battre, et cela sans jamais être mérité; car Lidorie étoit le caractère le plus doux et le plus patient. Elle étoit même si soumise d'un vrai respect, que, bien qu'elle n'eût jamais tort, elle se le donnoit toujours, plutôt que d'accuser sa mère d'injustice.

Dame Nature, pour balance de tant

la rude manière dont ne ce
menée.

Maltraitemens rendent m
pire ceux qui ont germe
ôtent la bonté à ceux qui n'
dose ordinaire ; mais, lor
bon aloi et fortement enracir
et souffrances ne font que
de nouvelles forces.

CHAPITRE III.

Comment Lidorie avoit eu la veuve Paterne une excellente nourrice.

FAUT dire aussi que le sort avoit encore donné à Lidorie, en balance de ses peines, une nourrice dont les tendres soins et les bons documens la soutenoient dans cette route d'épines, et l'auroient empêché d'y broncher.

Cette nourrice étoit la veuve d'un vassal qui avoit vécu honorablement, mais qui, en partant de ce monde pour l'autre, ne lui avoit laissé qu'un enfant dans son sein, yeux pour pleurer, et bras pour travailler, quand elle le pourroit. Quelques gens de son

ıches : mais sou
rti du monde quelques jours ap
être arrivé, et Madame la Comte
e Guéhérard ayant du même te
ımené à la vie la petite Lidorie,
:onseilla à la veuve Paterne (ainsi
ıommoit) d'aller se présenter en ti
le nourrice.

La pauvre femme mie ne s'en
:ioit : savoit trop bien qu'aller là,
oit aller en enfer, à tout le moi
ırgatoire; mais ceux qui avoie
roient ense

mais voilà comme on conseille, pour se débarrasser des gens, quand on est las de leur faire du bien; et les pauvrets à qui l'on donne ces conseils-là, quoique sachent leur valeur, sont contraints de les trouver bons. Et puis, quand la poignante misère est là qui ya criant : FAUT VIVRE, bien est-il force de se résoudre.

D'ailleurs, la veuve Paterne avoit un si grand fond de dévotion, que, dans tous ses malheurs, elle se réconfortoit dans la prière, et ainsi trouvoit par la résignation moyen de beaucoup réduire les maux que ne pouvoit empêcher. Moult grand besoin eut-elle de cette vertu auprès de la Dame de Guéhérard, sur-tout quand sa petite nourrissonne commença à devenir aussi

de plus à endurer pour un pe
que l'on a fait sien, en le nou
de sa substance.

Elle aimoit la petite Lidorie
si c'eût été vraiment sa fille : e
roit allé lui querir une joie à u
du monde, ou l'auroit emme
l'autre, si eût été le moyen
sauver un chagrin : mais las !
rester dans une région de souffr
Tout ce qu'elle pouvoit faire, c'
quand il n'y avoit plus là de Da

l'avoit bien prêchée, jouoit avec elle, tant que le sourire retournât sur ses lèvres enfantines, ce qui n'étoit pas difficile, vû son heureux caractère. Lors, veuve Paterne oublioit aussi ses maux, et son cœur, navré qu'il étoit par les pleurs et larmes de sa chère enfant, étoit ému de joie pure et vive à l'apperçu de son sourire.

Ce fut ainsi que Lidorie passa son enfance entre sa vraie mère, qui la rendoit plus malheureuse que oncques n'eût fait la femme la plus étrangère, et une mère d'adoption, qui, par sa tendresse, mettoit dans le vase amer tant de douce miellée, qu'amertume en étoit emportée.

Le seigneur Comte de Guéhérard avoit bien fait quelque demourance

jettez de l'huile sur tison
si-tôt voyez flammes s'ép
menacer de mettre le feu
l'ost : advenoit même chose.
étoit tellement rabroué, q
valoit se taire, crainte d'êt
à faire pis ; et la pauvre petit
en étoit au double et au tri
traitée.

Enfin la mort vint délivrer l
de cette méchante femme, qui
lourd fardeau à

Ainsi sont les bonnes gens : faites-eur tant de mal que vous adviserez, qu'il vous advienne malheur, ils départent de leur mémoire ce qu'ils ont pâti de vous, et plus ne songent qu'à vous plaindre, ou à vous secourir, si moyen y a.

Comment le Seigneur Comte rard avoit bon cœur & ri nité, et ce que faisoit par de tous deux.

CETTE mort rendit Lidorie
Cependant faut dire que le
Guéhérard avoit trouvé dans
ses de guerre, et conservé c
d'âpreté qui, sans changer l

reçût pour donner joie et liesse à l'ame tendre de Lidorie. Si pourtant elle auroit été encore plus heureuse qu'il eût mis bonté paternelle en la place de dignité chevalière; et l'on a toujours tort quand on ne rend pas les gens, ses enfans sur-tout, aussi heureux que possible : mais chacun a son côté de foiblesse; et celui du Comte étoit un orgueil outre cuidance. Au demourant, étoit le meilleur Seigneur du monde.

Y avoit-il querelle à devenir procès? faisoit venir les deux contendans, qui, avec très-profond respect, déduisoient la cause. Le Comte les accommodoit assez judicieusement, et toujours dédommageant un peu de sa bourse celui qu'il condamnoit; mais force étoit

geoit en échange un serv
eur, qui, à son voir, le
d'autant.

L'un étoit obligé de lui cl
éperons; l'autre de lui ten
un autre de conduire son p
la bride, les vingt premier
de ceci, qui de cela: enfin,
partoit en course, ou quanc
venoit, voyoit à son entou
tège de serviteurs, qui, au
rant, trouvoient

de moquerie sur cette sotte vanité qui faisoit faire à leur seigneur marchés si fallots.

Mais par ainsi va le monde; bien fou qui s'en fâcheroit : à tout marché chacun gagne à sa manière. Le Comte remplissoit sa tête de gloire fumeuse; ses vassaux remplissoient leurs granges et celliers de bons fruits. A ceux-là que misère pourchassoit, avoir étoit l'essentiel : à celui-ci qu'abondance combloit, son plus cher desir étoit de mettre tant que possible plus haut que tout le Seigneur Comte de Guéhérard.

Lidorie ne voyoit pas ce défaut pour tel : au contraire, croyoit bonnement son père d'espèce supérieure, et le vénéroit d'autant; et sa bonne nourrice l'entretenoit en cette utile erreur;

pere : et tant est vrai que ce ...
seulement aimer ses parens qu
mais encore les respecter, que
verain Seigneur a dit :

Tes père et mère honoreras, &

Ainsi avoit fait et faisoit Lidc
rechef, c'étoit à vrai dire un
zerain que ce Comte de Gu
témoin encore un fait qui
suites dans notre chronique.

CHAPITRE V.

Comment arrive au château de Guérard un jeune et pauvre Damoisel.

Un jour, voici venir un jeune homme vêtu de noir, avec un long crêpe, les cheveux épars sur ses épaules, et monté sur un cheval si chétif, qu'à grand'peine put-il arriver jusque dans la cour du château. Là, le cavalier mit pied à terre, se fit conduire devant le Comte, et, avec des larmes qui couloient comme ruisseaux, sortit de sa ceinture une lettre que lui remit.

Ainsi disoit la lettre :

Mon cher et féal frère d'armes, Quand lirez cet écrit, le Seigneur

« mon fils que mon vieux palef
ne lui sera pas long-tems de
et ma vieille épée, qui oncques
failli; mais mon cher fils, je le
lui-même à vous, mon cher frè
mes, vous priant de lui servir
de l'animer en courage par le
vos belles prouesses, et par
d'honneur que lui donnerez
qu'aucun au monde. A ce me co
je meurs avec moins de regret, et
l'Eternel de conserver long-t

liés dès long-tems par la fraternité d'armes, et long-tems avoient partagé même travaux et même gloire; mais ensuite le sort leur avoit fait part bien différente. Tout avoit prospéré au Comte de Guéhérard, déja riche, et encore enrichi de plusieurs rançons, ou autres événemens de guerre, tellement qu'il avoit rapporté force deniers, dont avoit grandement augmenté ses possessions.

Au contraire, le Baron de Montgréal avoit été fait trois fois prisonnier par les Sarrasins, qui avoient voulu si forte rançon, que terres, châtels, tout y avoit passé; et le pauvre Baron étoit venu mourir de ses blessures chez un de ses anciens vassaux qui, de sa pure générosité,

Si le Comte de [illegible]
la dolente position du Baron,
n'auroit manqué d'accourir à so
aussi fut-il la première chose q
en lisant la lettre.

« De par sainte Marie, di
» Baron m'a fait une injure,
» me rendroit raison si enco
» de ce monde, et de force
» lance. Comment ! il défai
» tout, lorsque son frère d'arm
» de tout à foison ! A quoi d

» lui pardonne, à cause de ce qu'il
» vous confie à moi afin que vous sois
» un autre père. Oui, bien serai, si
» voulez être digne de lui, et des le-
» çons que pourrai vous donner. Em-
» brasez-moi, mon fils, et n'ayez plus
» de craintes sur l'avenir, puisqu'êtes
» adopté par le Seigneur Comte de
» Guehérard ».

Comment Lidorie et le jeune sont disposés à s'enamou l'autre.

PENDANT ce, le jeune M versoit larmes encore plus tes; et, attendu que jà étoit moisel, cela le rendoit encor téressant; et Lidorie, natu compatissante à quiconque s le plaignit de tout son cœu tant que le jour dura, s'entre

Ce n'étoit que parlage d'enfant, qui ne pouvoit voir de la peine sans la partager : Lidorie n'avoit que douze ans ; et la veuve Paterne, qui n'y voyoit que ce qui y paroissoit, entretint volontiers un devis qui plaisoit à sa chère fille. Si pourtant pouvoit-il se penser que, si n'étoit le premier trait d'amour, à cause de sa grande jeunesse et innocence, à tout le moins étoit-ce disposition à en être férie lorsqu'adviendroit le tems opportun : et ce d'autant plus, que le jeune Montgréal avoit ce qui devoit correspondre par sympathie au cœur de Lidorie.

D'abord ne comptoit que quatre ans plus qu'elle ; même douceur, même innocence, même sensibilité ; et sa figure bien contournée portoit à-la-

jambe fine, mais nerveuse
joignoit graces avec annonc
et promettoit d'être doux
doutable guerrier.

S'il avoit intéressé Lidori
lui avoit aussi porté atteinte
Sans être belle en telle
qui d'ordinaire produit dé
vanité, elle possédoit un ch
de première vue, attiroit
monde devers elle. C'est que
té ne se formoit pas de trait

joues rondes et fraîches, sur quoi se voyoit légère nuance de rouge, qui devenoit plus vive, si peu qu'elle fût en émoi. Sur ses lèvres vermeilles sans cesse voletoit ce tant aimable sourire qui naît de la pureté du cœur. Sur ses yeux bleus grandes paupières se tenoient presque toujours baissées; mais, quand se levoient, laissoient passer si doux regards, qu'à cause de cela seul auroit fallu l'aimer. Des cheveux d'un blond cendré faisoient un cadre charmant à cette charmante mine. Une voix d'un timbre argentin, une taille souple et déliée, un maintien gracieux..... Ne possédoit pas encore tous ses charmes, puisqu'avoit tant seulement vu douze fois primevère; mais jà auroit-on pu voir que vou-

qui commencent à poindre ; je v
dire roses buissonnières, dont le ro
est de couleur pâlotte : plus tard,
bien certain que seront boutons
roses à vive couleur.

Montgréal ne pouvoit en tant v
une double toile, d'un tissu bien
ré, cachoit ces trésors naissans ; i
en avoit d'ailleurs assez vu pou
avoir le sein agité.

Point n'étoit là de veuve Pat
avec qui deviser de Lidorie, co

sans clore l'œil : mais bientôt fut plus tranquille, parce que le Comte de Guéhérard et la veuve Paterne, confians dans le si jeune âge de Lidorie et de Montgréal, leur laissèrent pleine liberté d'être ensemble à tout le jour.

Comment le jeune Damoisel ga
mitié du Seigneur Comte de
rard et de la veuve Paterne

D'AUTRE part, le Damo
Montgréal, par son bon natu
gnoit le cœur de chacun.

Tant que le Comte vouloit
et répéter ses anciennes cot
prouesses, le jeune Damoisel
toit émerveillé, et témoignoit

suite obtenir l'amitié du Seigneur Comte de Guéhérard.

Pour la veuve Paterne, il éprouvoit ce respect qu'inspire la vertu, quand elle n'est pas hérissée d'épines; et celle de la bonne Dame n'offroit au contraire qu'indulgence et douceur. Le desir de vivre avec elle venoit du premier instant qu'on la voyoit : et elle, ayant cette vraie dévotion qui porte à aimer son prochain comme frère en la divinité, facile étoit d'obtenir sa bénévolence.

Alla bientôt plus loin à l'égard du jeune Damoisel, et se prit pour lui d'amitié pas tout-à-fait maternelle, celle-là appartenoit à sa fille Lidorie; mais la première place en après, elle la donna à Montgréal, sur-tout depuis

vant l'autel, et versant forc
prioit à voix mi-haute pou
et sa mère, que bien croy
jadis, mais qui pouvoient
n'être qu'en purgatoire,
légère peccadille nous fait
un tems que les prières
peuvent abréger.

Etoit si occupé que poin
la veuve Paterne, qui, d
après s'être grandement
le noir jeune homme si p

perdu son père et sa mère : et dès-lors, l'aima de la plus tendre affection.

De son côté, il en fit autant, et lui donna place dans son cœur en après de Lidorie, et encore de celle qu'occupoient les images de ses parens; images qui toujours y demourèrent, ainsi que la piété pour leur mémoire.

Cependant le tems, qui tout use, émoussa les pointes trop aiguës des premières douleurs, ne laissant à leur place que des regrets, qui plus ne l'empêchoient de donner accès, sinon à grande gaieté, tout du moins à douce joie.

ALORS le château de Guéhé
un vrai séjour de félicité, d'aut
chacun y jouissoit à sa manière
le Comte alloit dans ses domain
présence de maître, recueill
fondes révérences, et, par c
tenoient terres de lui, se fair
devoirs de servage, qu'avoit
assez cher, comme avons dit pl

couvert de sueur et de poussière, et Lidorie ne l'en trouvoit que mieux. Femmes ont toujours aimé cavaliers forts et vigoureux ès exercices de Mars : savent bien pourquoi, celles qui s'y connoissent ; mais novices l'ignorent : et si pourtant n'en font pas moins de même, tant sont éclairés sur ce les vœux de Dame Nature.

Lidorie et sa chère nourrice passoient dans l'oratoire les premiers instans de chaque journée, puis venoient faire quelques ouvrages, qu'ensuite donnoient aux pauvres. Après quoi s'amusoient à dessiner, ouvrer broderie, tapisserie ; ensuite venoit un valet Arabe, qui savoit et leur apprenoit recettes et pansemens, et dont les leçons finirent par rendre Lidorie

même.

Une autre occupation enc
dorie, c'étoit de retourner l
tement le sablier, et de le
chaque minute, lorsqu'app
moment où Montgréal dev
de ses exercices : peut-êtr
s'impatienter tout bas cont
qui ne couloit pas assez v
encore qu'enfantillage :
commençoit le malin dieu

L'automne amena d'aut

est aussi plus joyeux et plus offrant. A chaque fois que la veuve Paterne, Lidorie et Montgréal sortoient, étoient invités d'entrer dans quelque chaumière, où trouvoient fruits, laitage, propreté, air de joie et d'empressement; et ces goûters, le plaisir qu'y trouvoient nos deux jeunes gens, leur en faisoit autant de fêtes.

Le Comte ne voyoit pas avec autant de satisfaction sa fille manger ainsi chez des villains, tant redoutoit de déroger à la dignité du Seigneur Comte de Guéhérard! Mais, voulant effacer la tache qu'il craignoit, imagina de donner chaque fois à la nourrice beaucoup en sus de ce que le goûter pourroit valoir; ce qui moult fâchoit ces pauvres paysans, qui par ainsi per-

leur prouvant qu'ils n'en en
pas moins de reconnoissan
quand on s'est attendu à c
noie du cœur ; aucune autr
la remplacer. Ains au contr
monnoie d'argent devient h

Puis, un beau jour de d
leur fut donné une belle fê
Comte, ne craignant pas
geance, parce qu'étoit lui
noit, permit à sa fille de se
ser avec les jeunes paysanne

jeunes. Vraie dévotion aime les plaisirs honnêtes, et s'y livre avec cette simplesse que gens vertueux ne perdent jamais.

L'hiver, se faisoient souventes fois des chasses à courre cerfs, loups et sangliers, qui, presque toujours suivis et forcés étoient de telle manière, que venoient recevoir la mort à la vue du château.

Faut-il dire qu'au moindre bruit, Lidorie couroit ouvrir la fenêtre, et, tant forte fût la bise, étoit là prêtant l'oreille, et portant son regard à l'entour, tant qu'elle oyoit quelque bruit, si long-tems dura-t-il? D'autant plus y étoit empressée, que toujours Montgréal s'y distinguoit par sa force, sa valeur, son agilité, et qu'il étoit rare

gueil du seigneur Comte d

Le soir, réunis sous le
cheminée, on devisoit d
dont le Comte ne manqu
prier la plus grande pa
Delà passoit à la répéti
vieilles prouesses. D'autr
soient des lectures chois
que vaillance, piété et a
s'en augmentoient encor
terne faisoit de ces conte
gens, qui font rire à tou

CHAPITRE IX.

Comment amour porte trouble et contrainte aux cœurs de Lidorie et du Damoisel.

A primevère recommencèrent plaisirs champêtres; et l'année se passa comme celle qui l'avoit précédée : ainsi en fut encore à-peu-près de la suivante; mais de l'autre n'en fut aucunement de même.

Quand la nature se prit à fermenter d'amour, quand la terre vint chaleureuse pour produire fleurs et verdure, quand oiselets commencèrent à s'ébattre sous la ramée, alors Lidorie et Montgréal se sentoient agités, ne sa-

comme oppressé par gros
s'en exhaloient. Distract
nuelles venoient troubler
vaux. Plus ne leur étoit pos
ailleurs qu'ensemble ; et
s'y sentoient-ils mal à l'ais
cherchoient-ils leur anciei
enfantine, plus ne trou
gaieté. Auroient toujours
fixer de leurs regards ; et s'
controient, baissoient vîte
pières : puis rouge brûlan

chose ! Souvent appelloient en vain le sommeil. A sa place venoient agitations violentes, tourmens indéfinissables ; tellement que ne pouvoient tenir en leur couche, jadis si paisible, et contraints étoient de se lever, pour ouvrir les fenêtres, et chercher, dans la fraîcheur de la nuit, un soulagement que ne rencontroient pas là plus qu'ailleurs. Ou bien, quand excès de veille les accabloit jusqu'au dormir, à peine avoient-ils clos l'œil, que venoient entour d'eux voltiger mille et mille songes tant plus bizarres, mais toujours montrant à chacun l'image de l'autre.

Ainsi amour commençoit à les enflammer de ses feux. Chaleurs brûlantes de l'été ne firent qu'augmenter l'in-

Veuve Paterne n'y pensoi
vantage : les bonnes gens
soupçonneux. Le Comte de G
voyoit de trop haut pour ap
si minces détails ; et le ma
d'amour alloit toujours tena
couvert, mais n'en faisant
de ravages.

CHAPITRE X.

Comment ne fut plus possible à l'amour de céler ses effets.

ENFIN advint un moment où, rompant tout obstacle, flammes d'amour s'éployèrent avec violence.

Lidorie, fatiguée de tant et si longues souffrances secrettes, finit par être prisé d'accès de fièvre qui se répétèrent, en augmentanr chaque fois : bientôt fallut se mettre au lit, où maladie vint l'assaillir au point qu'on eut crainte de la perdre.

Ce fut alors que veuve Paterne vit bien l'amour des deux jeunes gens.

Montgréal passoit les jours et les nuits au chevet de Lidorie, et se la-

sans cesse : — « O
» mon Dieu ! prenez ma v
» vez Mademoiselle Lido
» bien n'en veux-je point
» Que ferois-je au mond
» dorie » ?

En vain la bonne Paten
elle ses efforts pour le renvo
ce qu'elle pouvoit obtenir de
de se montrer quelques inst
heures d'exercice, et de se c
un petit cabinet, proche d

CHAPITRE XI.

omment le Damoiselfait un pélerinage our obtenir la guérison de Lidorie.

EPENDANT le mal alloit toujours roissant. Le valet Arabe n'y compre- oit plus rien. Les plus fameux physi- ens furent appelés, et ne réussirent as mieux. Le désespoir étoit dans le âteau. Montgréal perdoit la tête. e Comte de Guéhérard oublioit sa erté jusqu'à laisser voir son atten- rissement. Veuve Paterne s'agenouil- oit du matin au soir et du soir au ma- n devant son prie-Dieu, qu'elle arro- oit de larmes. Un jour, elle le quitte ubitement, comme par inspiration :

» l'appeler à lui. A dix
» la chapelle de Notre
» res merveilleuses. Fa
» nuds, y porter un cier
» pour que dure sept h
» sumer. Faut rester, t
» encore, prosterné dev
» Notre-Dame, puis en
» ment trois messes, f
» tions à la dernière, e
» le tronc une pièce d'or

Montgréal s'écrie : — « Oh ! dites-» moi, dites-moi vîte de quel côté » faut aller ; je pars à l'instant même. » Ferai la route pieds nuds, comme » vous dites ; mais faudroit envoyer » le meilleur palefroi de Monseigneur » son père, pour que, quand aurai » puisé l'eau, me soit possible de re-» venir bien vîte. Encore est-il une » chose qui m'embarrasse, s'il la faut » à force ; c'est la pièce d'or : savez » que rien ne possède au monde ».

Veuve Paterne reprit : — « Et » vous, mon enfant, savez bien que » suis seconde mère de Lidorie, et » à-peu-près la vôtre : vais dire à » Monseigneur d'envoyer un palefroi. » Quant au reste, tenez » (en sortant de son aumônière deux pièces d'or)

» vres ».

Le Comte entra ta
ainsi. Il entendit la f
disoit, et vit les deu
Lors se mit en grand c
que la nourrice voul
d'une dépense qui le re
rendant ses deux pièces
quatre à Montgréal,
d'en employer moitié
tion, pourquoi ne mar
faire charger le regist

ayant en main un grand cierge, la tête découverte et les pieds nuds.

N'avoit pas fait cinq cents pas, que jà ses pieds étoient meurtris, tôt après tout déchirés; mais n'en tenoit compte, et cheminoit toujours : tant que, sans prendre de repos, arriva à la chapelle au moment que le soleil se couchoit. Y passa la nuit en oraison, le cierge brûlant. Comme finissoit de donner lumière, l'aube parut. Lors vinrent les prêtres; il entendit les trois messes : enfin fit de point en point ce qui lui étoit prescrit; puis s'en revint si vîte, que se trouva au château quand on le croyoit encore à la chapelle.

Combien fut grande sa joie, en apprenant qu'à l'heure même où avoit entendu la première messe, un abcès,

Néanmoins elle dut
de Notre-Dame aux
leuses, afin de parache
son. De fait, alla touj
en mieux jusqu'à tout
et fut un chacun en gr
ment, comme avoit é
douleur.

CHAPITRE XII.

Ce que fut fait à l'occasion de la guérison de Lidorie.

A sa première sortie, Lidorie se rendit à l'oratoire, attendant que plus entier retour de ses forces lui permît d'aller ès-lieux mêmes rendre graces à Notre-Dame aux cures merveilleuses. De l'oratoire, voulut se promener en un sien petit jardin qu'affectionnoit beaucoup; et point n'en serez surpris, lorsque saurez qu'étoit l'ouvrage de Montgréal.

Il avoit été négligé, à l'instar du reste, pendant la maladie de Lidorie; mais étoit réparé depuis sa convalescence, même augmenté d'un petit

et couvert de rosiers
quantité, que du cyp
cevoit seulement de q

Assez étoit sensible
tation figurée : aussi L
t-elle d'un tant doux
Damoisel, pour en obt
semblable, auroit rec
même façon que l'avoi
pélerinage de Notre-D
merveilleuses.

portant des corbeilles de roses effeuillées, qu'épandirent sur le cyprès, jusqu'à ce qu'en fût entièrement caché.

Puis, la plus jolie de la bande vint dire de mémoire un beau compliment, et donner un bouquet à Lidorie, un à veuve Paterne, un autre à Montgréal..... Elle rougit en présentant celui-là.... Lidorie rougit aussi. Montgréal s'en apperçut; et remettant à la bonne nourrice le mérite d'avoir sauvé la malade, par ses soins et par l'idée qu'avoit eue du pélerinage, en prit le prétexte de lui déférer son bouquet. Veuve Paterne, en faisant des trois un seul, fut d'avis de les consacrer dans l'oratoire.

On s'y rendit aussi-tôt avec le cortége de jeunes filles, qui, y étant

[illegible] en croix,

Le Comte de Guéhéra
aussi, attiré par le chant, d
va un tel effet, qu'oublia
gueil, s'entreméla aux pays
à leurs voix clairettes joignit
encore mâle, qui, avec celle
gréal, commençant à le dc
tous deux prenant bien l'ac
autres, fit un ensemble mo
faisant. Après quoi Monseign
lut que l'on dînât au châtea
plus à [illegible]

Après le dîner, le valet Arabe prit une vielle, dont maniveloit assez bien. On dansa, et tout le jour ne fut que joie et passe-tems.

Comment Lidorie et le Damois prennent que sont énamourés de l'autre.

A quelque tems de là, veuve P proposa aux deux jeunes gens d ter le déjeûner en un bois sol et assez distant du château. La fut aussi-tôt acceptée, aussi-tô et s'y préparoit-on à déjeûne ment : mais point n'en fut ainsi

Enfin la bonne nourrice leur parla ainsi :

« Ce n'est pas pour une partie de » plaisir, mes chers enfans, que vous » ai proposé de venir en lieu si soli- » taire : c'est pour deviser avec vous » d'une affaire importante, de quoi » dépend le sort de votre vie ».

Lidorie et Montgréal l'écoutoient immobiles, la regardant d'un œil fixe et en même tems effrayé, retenant leur souffle, et se sentant le cœur serré par mille craintes sur ce qu'alloit leur dire.

Ainsi continua-t'-elle, en s'adressant à Lidorie :

« Vous croyez, ma chère fille, avoir » retrouvé la santé ? Et vous, mon » enfant, » (à Montgréal) « vous » croyez ne l'avoir pas perdue ? Eh

» rez de la vie, du mal d'an

A ce mot, les deux jeun
dirent à fait leur conten
sèrent les yeux, et sentire
coup frisson de glace et
lante courir avec leur sang

Lors la bonne Paterne,
les mains, et quittant soi
ajoute :

« Oui, mes enfans, v
» mez d'amour extrême
» d'amour qui, bien le

» qu'au lieu de son brandon, soit
» éclairé du grand jour. C'est mystère
» qui gâte tout; et celui qui voyage
» en vue des autres ne quitte jamais
» la bonne voie. Faut donc que, sans
» perdre un instant, notre Seigneur
» et Maître soit informé..... »

« Ah! ma mère! » s'écrièrent-ils en même tems, et se jettant dans ses bras, « ah! ma mère! que nous proposez-vous? » Montgréal ajouta: « Je sens trop, ô ma seconde mère! » qu'avez raison, en me croyant malade d'amour violent, et qui certes » durera autant que ma vie. De même » avez raison, en pensant que tel mal » est grand malheur, si vertu ne l'accompagne; et la vertu veut, le sais » bien, que le tort de m'être ainsi

» hérard le sache tot, au [illegible]
» recevoir la mort de lui ; car est
» certain que, s'il faut renonc
» Mademoiselle Lidorie, en mo
» de douleur : mais bien que je s
» lui devoir cette confession, ja
» ne pourrai, non, jamais n'au
» courage... »

— « Eh bien ! mes enfans
» chargerai de parler ; et savez
» que ne pouvez avoir de me
» avocat. »

CHAPITRE XIV.

Comment le Seigneur Comte de Guéhérard se conduisit en apprenant l'amour du Damoisel pour Lidorie, et le retour dont étoit payé.

ON repartit pour le château. La route durant, Montgréal ne parla que de ses craintes, à cause de son peu de mérite et de sa pauvreté.

Lidorie cheminoit sans dire mot. Par fois, gros soupirs sortoient de sa poitrine ; par fois, se détournoit pour essuyer larmes qui venoient perler sur ses paupières ; par fois encore, à la dérobée, promenoit lentement son regard sur le Damoisel, ensuite le

» cœur a choisi ! »

A mesure qu'approchoient du c
teau, les transes des deux amans a
mentoient. Auroient voulu que pro
tement l'aveu fût fait, pour pro
tement savoir si mort ou bonheu
attendoit ; et pourtant faisoient
vœux que le Comte ne s'y tro
pas, et qu'ainsi le terrible mo
fût différé. Ainsi en fut-il ; et s'e
sespérèrent ; car passèrent dans
[illegible] inconu au momen

que prendre chacun une main de la bonne Paterne, la presser contre leur sein, et se sauver, Lidorie dans son appartement, Montgréal dans un petit bois tenant au château.

L'une de derrière le rideau de sa fenêtre, l'autre caché par un buisson, virent la bonne nourrice s'acheminer gravement au devant du Comte, lui parler, et entrer avec lui dans la tourelle ès archives, où étoit le cabinet particulier.... Alors force pensa leur faillir à fait; mais inquiétude les soutenoit, et fièvre trop violente agitoit leur sang.

Montgréal faisoit quelques pas, s'approchant de la tourelle, et se reculoit tôt, crainte d'être apperçu : mais restoit les yeux fixés sus, et

en étant trois et quatre fois trop puis...

Lidorie, plus tremblante que feuill
de peuplier pendant l'orage, allo
de sa fenêtre à la porte de sa chambr
quelquefois jusques sur l'escalier,
hasardoit même à descendre quelq
marches, en s'appuyant contre la r
raille, tant étoit foible de sa fraye
puis, au moindre bruit, cette m
frayeur lui donnoit la force d
sauver aussi vîte que l'éclair,
son plus reculé cabinet, d'où rôt

Enfin la porte de la tourelle s'ouvrit. A ce coup, Lidorie et Montgréal, frappés à la fois, bien que ne pussent pas même se voir, tombèrent prosternés, et quasi morts d'effroi. Grandement s'accrut-il encore, lorsque le Comte vint hors la tourelle; et, de sa voix haute, appela le Damoisel de Montgréal. Lors les pauvrets se crurent à leur dernier moment.

Si pourtant le Comte appela de nouveau le Damoisel de Montgréal: mais en même-tems veuve Paterne l'appela aussi d'un ton qui lui rendit un peu de courage. Il vint donc, pâle, défait, ralentissant sa marche à mesure qu'il s'approchoit; et, quand fut à quelques pas, s'arrêta, sans seule-

eût dit — « Approchez
» et ne craignez rien. M
» Comte de Guéhérar
» bonheur. »

Montgréal s'élance ,
genoux du Comte. Cel

« Relevez-vous, jeune
» écoutez-moi. Oui, vous
» pirer à la main de ma fil
» gnage assez antique e
» mé : mais n'avez rien
» n'êtes encore rien par v

» prisonniers, rançonnez-les chère-
» ment; pillez mosquées, synagogues,
» châteaux, villes même, si le pou-
» vez, tout est bonne prise sur des
» païens; en un mot, que votre épée
» vous rapporte seulement le dixième
» de ce que ma fille aura; point n'en
» exige davantage; encore n'est-il
» que pour la forme. C'est sur-tout
» en faisant pleine moisson de gloire
» que mériterez de devenir mon hé-
» ritier. Avez trois années que vous
» octroie. Si, au bout de ce tems,
» revenez digne de mon alliance,
» vous engage ma parole que serez
» l'époux de Lidorie, et le fils du
» Seigneur Comte de Guéhérard. »

Le Damoisel répond — « O Mon-
» seigneur! ne puis exprimer ce que

» en mon ame. Oui, a
» aurai moissonné tan
» sûrement reviendrai
» demoiselle Lidorie
» gneur son père ; ou
» de ce monde les arm
» mais ne suis pas C
» ni destrier, ni arm
» de Monseigneur mo
» père..... Damoisel, ou
» le Seigneur Comte
» — O mon second

Pendant ce colloque, la veuve Paterne avoit couru chercher Lidorie, qu'avoit trouvée dans une détresse affreuse, et qu'elle eut grand'peine à persuader des bonnes dispositions de son père. Plus encore en eut à l'amener vers lui. Y parvint cependant.

Dès que le Comte l'apperçut, il la rassura en lui tendant la main, et en lui disant : — « Approche-toi, chère » fille ; il ne tient qu'à ce jeune Da- » moisel de devenir ton époux. Ta » bonne nourrice m'a tout conté : » bien vois-je que ne méritez l'un et » l'autre aucun reproche..... »

Il auroit continué ; mais jà Lidorie étoit évanouie dans les bras de veuve Paterne. Elle fut tôt revenue à elle, et courut se jetter dans ceux de son

Se devine aussi comme étoie
regards que portoit sur le Dan
et comme étoient ceux que c
portoit sur elle ; et comme,
elle fut seule avec sa bonne no
elle l'accabloit de baisers, pleu
son sein, l'appeloit sa vraie m
lui disoit tant de choses dont
choit son cœur, rempli de t
et de sentimens.

CHAPITRE XV.

Comment le Damoisel se dispose à partir, et des encouragemens qui lui sont donnés

LE lendemain venu, Montgréal entra en retraite, dont ne fut plus distrait que pour faire préparer ses armes, l'équipage de son cheval, et lire et relire tous les cahiers traitant des principes de chevalerie. Je dis ne s'occupa plus, c'est-à-dire en ses actions; car en son penser, avoit un objet qui l'occupoit par-dessus tout, la belle Lidorie.

Ne la voyoit plus qu'à table, où le Comte leur permettoit une honnête liberté. Montgréal en profitoit en ne

vienaroit avant [illegible]
ét de Monseigneur son père. I
prit occaſion d'annoncer que se
meroit LE CHEVALIER AU DOU
POIR, jusqu'à ce que pût se
plus heureux des Chevaliers.

Un jour, encore plus encour
le Comte, osa requérir de
d'emporter quelque don de ſa
Elle rougit. Son père fit un ſig
probation. Veuve Paterne sor
la prenant par la main, l'emm
[illegible] autres. — « A

contraindre, et qui portoit un paquet qu'elle présenta respectueusement au Comte, lui disant : — « Monsei- » gneur, quand l'aurois eu finie à fait, » vous l'aurois apportée de même, afin » que en fissiez à votre vouloir ».

Le Comte déroula le paquet. C'étoit une écharpe de soie gris de lin, sur laquelle, en belle broderie, avoit tracé des pensées et des immortelles, et, au milieu, une couronne de lauriers, autour de quoi étoit écrit : — *En moissonnera sûrement beaucoup le Chevalier armé par le Seigneur Comte de Guéhérard.*

Parmi la couronne, avoient d'abord été dessinés les traits de quelques feuilles de myrte : mais étoient effacés pas tant cependant que le Comte

tems mua son embarras en g
joie, en disant : — « Ma fille
» finir ce que tu avois commen
» peut promettre guerdon d'a
» quand doit être acquis par la
» Ce sont telles promesses et
» poir qui font les grands Che
» Achève donc ces feuilles ;
» suite de ces mots : *En mois*
» *sûrement beaucoup le Cheval*
» *par le Seigneur Comte de Gué*
» ajoute ceux-ci : — *Et les ci*

tenoit la main du Comte, que pressoit contre son cœur.

Au même instant, on apporta un écu neuf que le Comte, le sien étant trop aheurté, avoit commandé pour Montgréal, mais dont il avoit laissé l'ordonnance au vouloir du Damoisel.

Celui-ci y avoit fait graver bien en leur ordre, et sans en manquer une, les étoiles qui se voient en regardant le pôle. Elles étoient burinées au brillant sur un fond assombri par les picotures du burin. La polaire seule se différencioit des autres; avoit l'entour de ses pointes tracé en simples lignes, pour encadrer une L formée de clous d'acier taillés en pointes de diamans, et jettant un éclat merveilleux. En-

Comte de Guehérard, ... —
lui demanda s'il permettoit. ...
— « Ce sera moi-même », c
Comte, « qui te le mettrai au
» le jour que t'armerai Chevali
» veux, en attendant, m'en se
» et avec, courir deux ou trois f
» quintaine, afin que l'ayant
» devienne mien, et que par là s
» prime vertu de victoire, ain
» l'ont toujours eue les armes d
» gneur Comte de Guéhérard

» monde vous fait un don, aussi vous » ferai-je le mien. »

Lors tira de son aumonière une grande médaille d'argent fin, sur laquelle, d'un côté, étoit une vierge en relief, de l'autre s'y voyoit à l'entour, en nombre suffisant, et bien formés en ronde bosse, les grains d'un chapelet, dont les deux bouts venoient se joindre dans le haut de la médaille, et y tenir suspendue une croix qui en occupoit le milieu.

En la lui donnant, veuve Paterne ajouta : « Mon enfant, ne manquez » un seul jour de dire ce chapelet. » Moi, soyez sûr que n'en passerai » pas un sans dire mon rosaire entier » à votre intention, et sans prier » le Ciel.... »

mot, elle attira Montgreal plu
d'elle, l'embrassa, et lui prése
joue vénérable, où le Damois
posa un baiser aussi tendre c
auroit fait un fils à sa mère ché

CHAPITRE XVI.

Comment, pour conférer l'Ordre de Chevalerie au jeune Damoisel, le Seigneur Comte de Guéhérard donne un grand repas, auquel vient un Seigneur Comte de Cédramont, et ce qu'en est de ce Suzerain.

ENFIN advint le grand jour où devoit être conféré au Damoisel Ordre de Chevalerie. Le Comte voulut donner le repas du paon, et à ce invita les Chevaliers, Baronnets, Châtelains et Suzerains des entours : ils y vinrent en foule : mais ne parlerai que d'un; et, par la suite, se verra pourquoi.

C'est du Seigneur Comte de Cédra-

celle-ci avoit quitté la vie six
après son mariage ; et, à cette
sion, débats d'intérêts avoient
les deux beaux-frères à tel poin
depuis, n'avoient plus voulu se
d'autant que chacun tenoit dos
gueil trop démesurée, pour ne
pas fortement aheurtés ; avec
différence pourtant que bonté
accompagnoit et faisoit pardon
lui du Comte de Guéhérard,
n'en étoit pas ainsi de celui du

toient distans l'un de l'autre que de six lieues) ce Châtelain d'esprit conciliateur travailloit à les rapprocher. Le Comte, qui n'avoit de véritable fiel, profita de l'occasion qui se présentoit, lui dépêcha un estafier pour le convier au repas du paon; le Comte de Cédramont accepta, et vint....

Grande peine eurent à ne pas rire Lidorie et le Damoisel, en le voyant arriver.

Un nain le précédoit, qui, s'arrêtant au pont-levis, cria à haute voix : —— « Estafiers et valets du Seigneur » Comte de Guéhérard, allez annoncer à votre maître que voici venir » Monseigneur le Comte de Cédra» mont, son beau-frère, et son féal » ami. »

juger par le portrait que ...

A un corps de nain, Dame N
avoit, par un de ses jeux biza
attaché jambes et bras de géant ;
seulement par la longueur, qui
bloit s'être étendue aux dépens
grosseur, si bien qu'on auro
autant de bâtons brisés en fa
fléaux à battre en grange. S
épaules inégalement élevées en
haut, se voyoit tête si gro
lourde, que ne se concevoit p

breuses hargneries, dont portoit témoignage et preuve de chacune, en ayant toujours recueilli quelque bon horion.

Ici, avoit eu un genouil déboîté, et cette jambe-là se traînoit à grand'peine après l'autre. Là, avoit eu le bras fracassé, dont s'étoit raccourci de plusieurs pouces, et grossi d'un calus énorme. Ailleurs, la mentonnière de son casque avoit été bosselée en telle sorte, que l'empreinte en étoit restée sur la mâchoire, et du coup, quatre ou cinq dents avoient été obligées de partir. Dans une autre occasion, la pointe d'une épée avoit tant approché de son œil droit, qu'en depuis y gardoit fontaine toujours fournissant espèce de larmes épaissies. Fais grace au

corps en avoit pour ainsi dire
registre, ayant conservé peu ou
note de chacune.

Ne parlerai plus que de son
et de son caractère.

Du premier, aurai tôt fait;
avoit non plus que l'ânon du m
dont tenoit beaucoup par son
ment et son humeur quinteus

Quant à son caractère, avo
point outre cuidance orgueil d
Orgueil de nai

les villains encore pis. Orgueil de richesse, dont se pavanoit, comme si chaque arpent de terre l'eût grandi d'un pouce. Orgueil d'oisiveté, qui vouloit que, hormis chercher des horions et commander aux autres, il voyoit toute autre occupation bien là-bas au-dessous de lui. Orgueil plus ridicule encore, qui lui faisoit parler sans cesse des combats que avoit livrés, voire même se glorifier des preuves qu'en conservoit, ne manquant pas d'ajouter, bien qu'on sût le contraire, qu'à ses adversaires en avoit fait encore pis.

Pour achever de le rendre insupportable, à tout propos, c'étoit MOI; et encore MOI; et toujours MOI. Pas plus mention des autres que néant;

élevoit d autant et plus
éternel.

Que dirai-je ? N'étoit jusqu'à
nom qu'avoit fabriqué son org
Point ne lui suffit celui de R
brune, que portoient ses ancé
y ajouta celui de Cédramont,
la vue de se représenter dom
sur les autres, ainsi que le céd
la montagne.

CHAPITRE XVII.

Comment arrive et se présente le Seigneur Comte de Cédramont.

TEL se comportoit ledit Seigneur, sans que dise rien de trop à sa charge: mais le voilà qui entre. Place, place au Seigneur Comte de Cédramont.

Sa casaque est de beau velours bleu, couvert en broderie d'or; ses bottines sont de cuir moresque, avec nombre de clous dorés; ses éperons du plus fin or, sont encore au double plus riches de travail que de matière; son mantel est accroché par une large agraffe, garnie de perles fines et d'un beau rubis au milieu. Dans cet

riches marchandises; c
n'est apperçu du cavalie
panache dont son feut
et que de loin on vo
plus, entre les oreilles
dont la superbe encol
à-fait le chétif person
monte. Le harnois est
armoiries du Comte, et
tenue par deux Pages vé
habits, blâsonnés de mê
Arrivés à l'entrée de la

fût trop grande pour le Comte, dont vous ai dit que les jambes avoient longueur et minceur de fléaux, mais parce qu'à cause de ses disloquures, seroit plutôt resté dix ans en selle que d'en descendre sans un triple supplément à l'étrier : en outre, l'autre Page vint aussi lui prêter aide ; et avec effort et patience, le Comte se trouva sur ses pieds.

De là, s'achemina assez vîte d'une jambe, mais moult lentement de l'autre, son corps grêle recherchant à chaque pas, au moyen d'un grand balancement, l'équilibre qu'avoit perdu au pas d'auparavant, et sa grosse tête se rejettant vîte du côté opposé, sans quoi auroit, en suivant le mouvement du corps, emporté tout le

toute sa conversation . . .
objets occupoient les conv

Le repas étoit des plus re
les vins exquis. Au dessert
jongleurs, des ménestrels
divers jeux, et chantèrent s
ou à mi-partie, plusieurs l
célèbres; mais plus que de
on étoit occupé du Dam
la modestie n'empêchoit
l'intrépidité. Chacun se
l'admirer, et certes n'e

CHAPITRE XVIII.

Comment le Seigneur Comte de Cédramont osa devenir amoureux de Lidorie, et jaloux du Damoisel.

Le pourra-t-on croire, que le Seigneur de Cédramont fit plus qu'admirer Lidorie ? que, malgré sa tournure, et près de soixante ans, il eut l'audace de se prendre d'amour et de convoiter un si beau trésor ?

De là, se rendit autant aimable que lui étoit possible, et n'en devint que plus ridicule : mais un peu plus, un peu moins, point ne se remarque là où la dose est déjà forte ; et l'oncle resta pour ses frais, sans que seule-

Comte de Guéhérard au
l'Ordre de Chevalerie, a
grande pompe que possibl
ple Suzerain.

Sitôt que le Damoisel eu
colade de son parrain d'
requit la permission de r
Lidorie l'écharpe, et de
sa main un gage de bon
victoire. Le Comte répond
» bien vous l'octroyer. »

de la crainte d'avoir été trop osé, ose pourtant appuyer sur sa blanche main un baiser doux et brûlant.

Lidorie n'étoit moins oppressée. Sur ses belles joues se succédèrent rapidement, et à plusieurs reprises, roses et lys. N'y resta plus que roses incarnates, lorsque sentit le baiser, et du même tems sentit un feu courir dans ses veines. Le Damoisel éprouva même chose; et leurs yeux se le dirent assez.

Durant ce, quel est celui qui jà souffre tourmens de jalousie ? C'est l'oncle, le ridicule Seigneur de Cédramont. Son œil lance sur sa nièce et sur Montgréal un regard de fureur, aussi perdu que les tendres œillades

La fête se termin
bagues, et autres pass
Puis chacun se dépa
château, après avoi
deux jeunes gens tout
méritoient. Le Seigne
prononça ce souhait
tres, mais des lèvres s
que les autres l'avoie
la sincérité de leur cc
Ainsi finit cette jou
n'en devoit

toujours entre eux, sans que même les pieux et maternels reconforts de la veuve Paterne y pussent rien.

Las ! alloient se séparer : étoit une amertume que rien ne pouvoit adoucir.

Comment le Damoise
pour l'accompagner d

LE lendemain, se vit
un estafier aux livrée
de Cédramont. Appor
de Guéhérard la lettre

CHER BEAU-FRER
M'a paru que votre b
n'a pas encore fait choix
Si en est ainsi je ...

Si donnez réponse favorable à mon desir, de suite achetera un cheval : ne lui manque autre chose pour partir.

Sur ce, je prie Dieu, cher Beau-Frère, que vous garde et vous maintienne en santé.

Le Seigneur Comte DE CÉDRAMONT.

Le Seigneur de Guéhérard accepta l'Ecuyer : mais point ne voulut qu'achetât un cheval, se chargeant de lui en donner un, pourvu que sur un côté du caparaçon fussent appliquées, en grande évidence, les armes du Seigneur Comte de Guéhérard.

Ainsi fut arrangé ; et, deux jours après, arriva l'Ecuyer.

Parut à tout le monde un homme serviable, prévenant ; son parler couloit mielleusement ; alloit caressant

en rendre, ne parvint à p
sonne.

CHAPITRE XX.

Comment le Damoisel souffrit, en s'éloignant du château de Guéhérard.

Au demourant, Paquerel (c'est le nom de l'Ecuyer) n'en partit pas moins avec le Damoisel.

Qu'ai-je dit ? Quel mot cruel viens-je d'écrire ? — Partir ! Se séparer quand on s'aime ! Las ! c'est presque mourir ! . . .

Dieu ! qu'advint-il de la pauvre Lidorie, lorsqu'entendit, car n'avoit pas eu la force de rester là au dernier moment, lorsqu'entendit les pas des chevaux ébranler les madriers du pre-

à-fait, et tomba d
nourrice, où demou
morte.

Pour le pauvre D
cœur tant plus so
contraint de retenir
torrens seroient ve
joues. A chaque pas
se retournoit pour
teau, où tant avoit
jours, et où laissoit
peut-être à regret

tout ; et, quand le dernier point échappa à sa vue, poussa un gros soupir, et mit son cheval au galop, comme voulant profiter d'un élan de courage : mais ne dura ce courage que jusqu'à une plaine, d'où se revoyoit, ou plutôt d'où se devinoit, tant en étoit éloigné, ce château chéri.

Là étoit un hameau, où décida que s'arrêteroit la nuit, bien que le jour à-peine passât son milieu ; mais en demoura le restant à cette place, d'où se voyoit le château de Guéhérard. Y revint, le lendemain, avant l'aube ; et, après l'avoir encore longtems regardé, réunissant toutes les forces de son ame, dit à son Ecuyer :

« Allons, Paquerel ; partons, ar-

» première foiblesse
» la seule ; et croi
» tribut à l'amour. »
« Sans doute, » r
avec sa voix emmie
» croyez que soit u
» bon moyen de le
« journées d'ici, pouve
» ture périlleuse, et
» vrira de gloire. » —
repart le Damoisel.

CHAPITRE XXI.

Comment le Damoisel se tira de son premier fait d'armes.

De fait, l'aventure étoit des plus périlleuses. Le Damoisel avoit en tête un adversaire redoutable, et en outre félon par outrance; tellement que, voyant la vaillance du Damoisel, le fit attaquer par plusieurs à la fois; et ne sais si celui-ci n'auroit pas trouvé la mort dans son premier fait d'armes, sans que deux Chevaliers passant par ce lieu, et voyant cette trahison, vinrent à son secours; et, à eux trois, firent prisonnier le traître

liers, qui alloient dev
Guéhérard, se charg
duire cette prise, où r
joie; d'abord, parce
par-là des nouvelles
ensuite, parce que
aventure, dont les d
firent grand récit, co
qu'on avoit de sa vaill

Le Comte s'écria : —
» digne de l'adoption
» Comte de Guéhérard

» jamais, dangereusement au moins ;
» et, pour les autres blessures, sa
» mie lui a enclos dans sa mallette,
» les meilleurs remèdes que puissent
» être composés. »

Lidorie..... sa bouche ne disoit rien : mais son cœur .... oh ! combien il en disoit ! Oh ! comme avec brûlante ferveur s'élevoit vers l'Eternel, et le conjuroit de veiller sur son cher Damoisel !

Le Châtelain prisonnier demanda à se racheter, et offrit, pour lui et son monde, une forte rançon qu'accepta le Comte, en y ajoutant deux conditions.

L'une que, si derechef tomboit en félonie, se déclaroit lui-même déchu au rang de villain ; l'autre,

Ici a livré son pr
lequel étoit moult pér
porté sa première vict
sel-au-doux-espoir,
d'armes du Seigneur
hérard.

CHAPITRE XXII.

Comment le Damoisel se tira de plusieurs autres aventures.

A peine cette première prouesse du Damoisel étoit seue au château de Guchérard, que jà en faisoit une autre encore plus surprenante, où ne lui advint nul secours étranger, et d'où cependant sortit encore vainqueur, avec tant plus de gloire qu'avoit en tête un géant initié ès-arts de magie. Point ne ferai le détail des coups que férit et que para le vaillant et adroit Damoisel : suffit de savoir que les plus braves qui l'avoient précédé y avoient

Ne ferai davantage le r
les combats que livra. Dira
que toujours occit, ou t
ennemi. Dirai encore qu
Chevalier ne courut des
plus périlleuses.

Son Ecuyer Paquerel s
faire exprès la recherche. S
moisel sorti d'une, Pasquer
avec son air patelin, lui dit
» sais une autre où cueillet
» plus de gloire » — Mon

remèdes que Lidorie avoit enclos dans sa mallette, le coffret en étoit perdu depuis long-tems, sans que pût en rendre raison Paquerel, qui pourtant l'avoit à sa garde.

Ai dit que ne réciterois, ni ne nombrerois ses grandes et infinies prouesses ; veux cependant raconter le plus grand danger que courut. Ce fut chez une femme ayant un talisman de magie, et où le doucereux Paquerel l'engagea à gîter pour une nuit.

A peine y fut-il endormi, qu'un songe, envoyé exprès par son hôtesse, lui apporta une lettre du Comte de Guéhéràrd, qui, content de ce qu'avoit fait, le rappeloit, afin de lui donner à épouse sa douce amie.

par une autre illusion, se t
genoux de Lidorie.

Bien on se doute qu'étoi
gie, et que l'ouvrière de
apparences avoit pris celle
du Damoisel. Parfaite é
semblance. Ainsi en étoi
de voix, de la taille, de
des attitudes. Seulement
le charme principal, cet
touchante, le plus grar
[illegible] et que rien

lorsqu'au lieu d'elle, se présenta cette coquetterie qui agace, et qui, après avoir attiré, guette, en faisant semblant de se défendre, le moment de succomber !

Cependant, entraîné par l'occasion, par le tumulte des sens, le Damoisel alloit céder à l'erreur. Avoit, tout en réfléchissant à ce changement d'ingénuité en provoquante coquetterie, avoit, dis-je, fait quelques pas, lorsque, posant la main sur le cœur de la Dame, il s'écria : — « Ce n'est » point Lidorie : son cœur est froid » et tranquille. »

A cette découverte tenoit l'enchantement, comme semblable ne tient jamais plus, dès que le cœur est connu pour ce qu'il est. Sitôt la magie dis-

son talisman, et d
sans aucun délai, a
pendant une année
Lidorie.

En faisoit de mê
qu'en combat emport
Imposoit au vaincu,
occis, ordonnoit à l'E
suivant, d'aller incon
la nouvelle au châtea

CHAPITRE XXIII.

Comment chacun recevoit les nouvelles des victoires du Damoisel.

A chaque message, Montgréal ne manquoit de joindre une lettre pour le Comte ; et en icelle en étoit toujours incluse une, sans être scellée, qu'adressoit à sa douce amie.

Pas n'est besoin de dire combien étoit chaleureuse et tendre d'amour honnête, pas plus de dire quelle liesse épandoit dans l'ame de Lidorie, comme pleuroit en la lisant, comme la relisoit et pleuroit encore, et cela tant de fois que ne sauroit se nombrer.

Son père, de son côté, se pavanoit

» que seroit un héros l'élè
» d'armes du Seigneur Coi
» hérard ! »

Veuve Paterne s'ébahiss
moisel de tant douce hume
coups si terribles, s'ébatt
de ses succès, doubloit se
en actions de graces au
Seigneur; et, pressant sa
contre son sein, toutes deu
larmes de contentement, l
— « Voyez, chère fille, c

» que le malin esprit a fait le moin-
» drement trébucher, ne cesse pas que
» n'ait conduit à chute entière. Au
» lieu de ce, votre ami se couvre de
» gloire; Monseigneur votre père le
» chérit chaque jour en plus; et suis
» assurée que finirez par arriver à vrai
» bonheur. Ainsi ne manque jamais
» d'être tôt ou tard, lorsque Dame
» Vertu mène la marche. »

Le Seigneur de Cédramont; car, s'étant fait grand ami du Comte de Guéhérard, oncques ne quittoit presque plus le château, où, tant que pouvoit, mirioit Lidorie de ses vilains yeux, qui lançoient regards en même tems convoiteux et sinistres; disoit donc le Seigneur de Cedramont, lorsqu'arrivoit nouveau message.....

» où son armure est
» pourtant ne devrois-j
» surpris, en voyant la
» beauté qui lui est prom
» que, moi, Seigneur (
» dramont, si pareil g
» en perspective, irois de
» et sûrement vaincre le
» tables Chevaliers de l'
» victoires de ce petit
» seroient que jeux d'enf
» miennes; et l'hommage

faisoit Lidorie ; d'où advenoit que rage d'orgueil humilié se joignoit à fureur d'amour dans le cœur de Cédramont.

CHAPITRE

Comment, à de si bonn
il en succède qui amène
au château de Guéhéra

QU'IMPORTOIT à Lid
pouvoit penser Cédramo
pour elle qu'un objet da
Oh ! comme fut dole
prenant que son ami se
s'embarquer ; qu'aux da
combats alloient

De fait, s'étoient jà passés quinze jours. Etoient quinze siècles pour Lidorie. Avoient aussi semblé bien lents à veuve Paterne, au Comte de Guéhérard lui-même.... Cependant on étoit réfigné à de plus longues attentes, lorsqu'un jour un des serviteurs accourant....

— « Monseigneur, ne sais que je » vois au bout de la grande avenue. » Y arrive en ce moment un homme » tout noir, sur un cheval capara- » çonné de noir, avec longs crêpes » noirs, que le vent fait promener » deçà et delà. »

Le Comte s'écria, en frappant dans ses mains : — « Bon ! C'est certai- » nement le maître de quelque riche » galère que le Damoisel aura cou-

» mer comme sur
» filleul d'armes du
» de Guéhérard. »
il courut au-devant
Lidoric, si bonne
Son cœur se serroit
remplirent de larme
rut dans ses veines. –
» mère ! ne sais pou
» message, à l'oppos
» fait grand mal. E
» message fâcheux :

A peine en eut dit le premier mot, que par-tout s'épandit la consternation; et, quand parvint à Lidorie, en fut, pendant plus d'une heure, hors de la vie, et n'y rentra que pour tomber si malade, que long-tems et sans cesse étoit prête à en sortir à fait.

Voudrois m'en dispenser : mais, las ! faut le dire; étoit la mort du Damoisel que l'Ecuyer Paquetel venoit annoncer.

Avoit, disoit celui-ci, trouvé enfin un Chevalier plus fort que lui, qui, du premier choc, l'avoit jetté bas de son cheval; et, après un bref combat à l'épée, l'avoit tellement féri en plusieurs endroits, que l'avoit laiſſé mort sur le champ de bataille, où cependant le Damoisel étoit revenu à la vie un

N'ai plus qu'un
le partage entre Di
Songe aussi à Mons
rard, à veuve Paten
tous . . . . . Priez .

— « N'a pas pu
Paquerel ; « sa plum
» grand'peine, et pou
» l'écriture méconnois
» est tombée de sa m
» sa tête s'est penchée
» œil s'est clos . . . .

» me préparois à suivre ses derniers » ordres, quatre estafiers, envoyés » par le vainqueur, sont venus l'em- » porter couvert de ses armes. Ont » aussi emmené son destrier, et, par » grande grace, m'ont octroyé de par- » tir avec le mien et les objets que » vous apporte. »

Chacun se fit recommencer ce cruel récit, et se recommençoient à chaque fois larmes et sanglots. N'étoit dans le château, voire même dans toute la Comté, qu'un deuil affreux.

Le Comte de Guéhérard lui même se montroit plus sensible que oncques n'en eût été soupçonné. Demouroit des heures entières sans parler; puis disoit à Paquerel, (que gardoit à son service en mémoire du Damoisel):

» Dieu ! oui. — Et tué
» combat ! — Mon D
» Bref, dis-tu ! — Mo
» — Mon élève ! Etr
» l'être aussi facilemen
» rible Chevalier étoit-c
» vaincre ainsi le filleul
» Seigneur Comte de G
La première fois avoi
« Le vengerai, ou y péri
» moi, Paquerel, où se
» de le rencontrer. E

De fait, seroit parti à la minute. Si bravoure s'assoupit quelquefois avec l'âge, en grande occurrence se réveille aussi ardente qu'au tems de jeunesse : mais Paquerel lui avoit répondu qu'étoit un Chevalier inconnu, qui s'étoit du même tems rembarqué sur une galère sans pavillon, lors amarrée au rivage.

Comment de nouveaux ma
nuent d'apporter la d
château de Guéhérard.

UN seul être vouloit fa
doléances des autres, e
avec eux, parce que n
ton naturel qu'hypocrisi
adresse oncques ne pet
traper. C'étoit le Seign
dramont, que cet événe

rie. Sa maladie avoit été terrible, mais de peu de durée, et lui restoit à languir dans une longue convalescence, que le Seigneur de Cédramont prolongeoit encore par son insupportable assiduité.

Une fois cependant, deux jours se passèrent sans que parût au château. Seulement y adressa une lettre, à l'effet de prier le Comte de lui envoyer Paquerel pour objet important.

Paquerel alla devers lui, et s'en revint le lendemain, avec un visage tel, que le Comte lui dit : — « Qu'as-» tu donc ? — Ah ! Monseigneur ! de » fâcheuses nouvelles. — Le Comte » de Cédramont seroit-il malade ? — » Monseigneur, faut que vous entre-» tienne en particulier. »

» quelle occurence
» quoi faut-il que s
» annoncé .....
» aurez-vous de quo
» Je l'espère, je le
» conjure le Ciel. —
» Paquerel. — Eh bie
» le nouveau clerc a
» de Cédramont a rer
» tion de ses biens,
» voir un titre que,
» vieur, ai vu, tou

« paroît avoir remplies à l'époque » passée depuis long-tems. Tout est » perdu, si n'avez un autre titre où » le Seigneur de Cédramont reconnoisse que Monseigneur votre père » s'est acquitté. »

« Aussi l'ai-je, Paquerel. Suis » sensible à ta frayeur; est une preuve » de ton attachement. Mais rassure-toi : ai sûrement ce titre. Souvent » en ai-je entendu parler à Monseigneur mon père. Le trouverons ès » archives : allons-y de ce pas. »

Y allèrent en effet : mais, au grand étonnement du Comte, eut beau chercher, point ne trouva le titre. Lorsqu'eut tenu tous les papiers, lorsque fut au dernier, se sentit comme ter-

» Après un lor
» querel, cour
» Ferjus. Lors é
» seigneur mon
» des documens
» pas garde que
» et un tems affr
» Monseigneur ?
» Paquerel, quan
» — Brave Ecuye
» dignement . . . .
» titre : con

Le vieux Ferjus se souvenoit, et dit que sur son ame répondroit que le défunt Seigneur de Guéhérard s'étoit acquitté envers le défunt Seigneur de Rochebrune, père du Comte de Cédramont; qu'avoit vu le premier déposer ès archives l'écrit, lequel contenoit promesse de rendre l'autre écrit, au retour d'une galère sur laquelle il étoit avec d'autres effets venans des pays d'outremer, parce que c'étoit dans ces pays que le défunt Seigneur de Guéhérard avoit contracté cet engagement avec le père du Seigneur de Cédramont. Ajouta que trois Chevaliers, le Baron de Sombreroche, le Comte de Martemor, et le Sire de Montverd avoient servi de témoins: mais étoient morts tous les trois.

qui refuseroit de le croi
mont refusa.

— « Eh bien ! » di
« soutiendrai le dire d
» armes à la main : »
titre qui étoit contre lu
pouvoit se refuser ; et C
refusa.

Le Comte fit maintes
différentes d'accommod
Cédramont s'y refusa to

Tantôt furieux et tanté

La bonne Paterne cherchoit à le réconforter, un peu par la raison, beaucoup par la religion : mais en vain y employoit-elle cette onction de la véritable piété : ne pouvoit entendre à nulle consolation le pauvre Comte, qui, dans peu, alloit ne plus être Seigneur de Guéhérard.

Pour Lidorie .... las ! avoit perdu son ami : plus rien ne lui importoit ; plus rien n'étoient à ses yeux grandeurs et richesses. Avoit perdu son ami : ne vouloit plus que pleurer et mourir.

Pauvre Lidorie ! tu ne sais pas ce que l'on trame d'ajouter encore à tes peines !

CHAPITRE

Comment le Seigneur Con
mont abuse de la circo
faire une propoſition
Comte de Guéhérard.

UN jour que Paquere
envoyé devers le Seigneu
mont, à l'effet de tenter
accommodement, en re
l'air joyeux, et disant au
tant loin qu'il le voit :

» vous porter paroles de paix, voire
» même d'alliance. —— D'alliance ?
» —— Oui, Monseigneur; et, si le
» voulez, sera chose tôt conclue.
» Monseigneur le Comte de Cédra-
» mont est énamouré de sa nièce,
» de Mademoiselle Lidorie. Si veut-
» elle le prendre à époux, de même
» temps sera déchiré ce titre qui, sans
» ce, vous dépouille de ce que pos-
» sédez. —— Seroit-il possible ? ——
» Vous l'assure; en suis chargé par
» lui-même. —— Mais il est son oncle.
» M'enverra devers Rome la Sainte,
» acheter la permission de prendre sa
» nièce à mariage. —— Mais il voit
» combien elle aime encore, bien
» que ne soit plus de ce monde, le
» Damoisel de Montgréal. —— Le sait :

» amour, par soins et
» obtiendra du retour. —
» ques n'en voudra ma
» — Monseigneur, êtes
» verain maître. N'ave
» partis à prendre en cette
» Remettre incontinent
» Comté de Guéhérard,
» pour gendre le Seigneu
» mont. Tout perdre, o
» une alliance qui réunir

grand soupir : — « Le faut bien, s'y » résoudre. Point de chêne qui ne cède » à un fort ouragan. Vaut mieux, en » telle extrêmité, être le flexible ro » seau. »

D'un même tems, fit appeler la veuve Paterne, et d'elle exigea que disposât Lidorie, et la décidât à conserver à son père, en devenant Dame Comtesse de Cédramont, sa fortune, et le titre de Seigneur Comte de Guéhérard.

Fallut que la bonne nourrice obéit.

CHAPITRE

Comment Lidorie fut
dans cette circon

Oh ! comment dirai je
cette proposition porta
malade de la pauvre Li
ment dirai-je les pleurs q
l'état de mort dans lequ
demoura long-tems ! les c
chirantes plaintes qu'adre

ce monde ; que chacun se devoit à mariage ; et que, ne pouvant plus aimer personne d'amour, valoit autant le Seigneur de Cédramont qu'un autre ; que même plus valoit en l'occurrence, puisqu'ainsi Monseigneur de Guéhérard conservoit ses biens et sa Comté, dont, sans cela, alloit être dépouillé ; que, si le Seigneur de Cédramont n'étoit d'un caractère avenant, femme douce, sage et persévérante, comme ne manqueroit d'être sa chère fille Lidorie, en corrigeroit une partie, et se soumettroit à supporter l'autre.

Savoit trop la veuve Paterne que telles raisons ne pouvoient avoir grande force auprès de sa chère et malheureuse fille. Si les faisoit-elle à contre gré, et son cœur saignoit-il en engageant

Le Comte de Gu
aussi moult affligé :
mandé par sa cruell
après avoir fait inuti
tous les moyens de p
de Lidorie, qui n'av
que le nom de Mont
et des évanouissemen
à dire que le vouloit :

— « Le voulez, M
» père ? Eh bien ! obéi
» aurai la consolation

souffroit-il du sacrifice qu'exigeoit de sa fille, qui ajouta :

— « N'ai qu'une grace à vous » demander : et même oserai en faire » une condition absolue ; c'est que » jamais, à aucun jamais, on ne me » séparera de ma chère nourrice. Faut, » avant tout, que le Seigneur de Cé- » dramont le signe de sa main. — Le » lui demanderai, » répondit son père, qui, après cette réponse, n'eut que le tems de s'arracher d'auprès d'elle, tant étoit par trop suffoqué de sa propre douleur, et du spectacle de cette résignation.

Lors Lidorie se jetta dans les bras de sa chère nourrice, qui, du même mouvement, se lança dans les siens,

rant sur le sein l
articuler un seul
Pendant que s
craignant le retou
dépêché de faire
Seigneur de Céd
parti. Jà est reve
amiable au Comt
en icelle un rendre
Pauvre Damois
pis, lorsque fall
même accueil à c

ment authentique à ce qu'avoit demandé, de n'être jamais séparée de sa chère nourrice.

Las ! éprouvoit trop dans ce moment de quel prix est une amie, dans le sein de qui on peut répandre des larmes, et qui y mêle les siennes. Ne faisoient toutes deux autre chose. La bonne Paterne toujours commençoit par essayer de la reconforter, mais toujours finissoit par pleurer avec elle, et aussi amèrement.

Si pourtant les jours s'écouloient. Les préparatifs étoient finis. Ne manquoit plus que Paquerel revenir de Rome.

En revint, avec écrit du Pape qui permettoit le mariage; et, dès le lendemain, la malheureuse victime fut

n'en avoir assez
terrible OUI.

N'avoit pas moi
le Comte de Gué
ainsi sa chère Lid
sacrifice que d'elle
teinte du remord
se produire, et,
OUI fut articulé, s
comme un grand
faire défaillir.

Tristesse [illegible]

CHAPITRE XXVIII.

Comment le Seigneur Comte de Cédramont en agit avec Lidorie, si-tôt que l'eut en mariage.

Ne se passa pas long-tems sans que les craintes se réalisassent. Si-tôt le retour de la cérémonie, le Comte dit à son épouse :

— « Comtesse de Cédramont, sais » bien que dans votre cœur est encore » l'image de ce défunt Damoisel. Es- » père que ferez en sorte d'en effacer » jusqu'au dernier trait. »

— « Le dois à présent, Monsei- » gneur; et y travaillerai. »

— « Commencez donc par détruire

» de votre convalesc
» instruit qu'allez pa
» pérée. »

— « Plus n'irai ,
» vous le jure : mais
— « Est-ce ainsi q
» promesse de travai
» Damoisel de votre
» ce jour , faut que
» mis au bûcher , et
» jusqu'au dernier ro
— « Pardon ,

Et au même instant le Comte envoya bouleverser le bosquet.

Ensuite demanda qu'elle lui remît les lettres de Montgréal. C'étoit achever de lui déchirer l'ame. Cependant elle obéit avec douceur d'agneau, et lui remit le sachet qui les enclosoit toutes. Il les lut une à une; après quoi, avec un sourire de pitié, les mettoit en pièces et les brûloit. Jetta même au feu le sachet, et l'y jetta avec un air de mépris si révoltant, que Lidorie ne put s'empêcher de dire en elle-même : — « Si voit-on bien » que le lion est mort. »

Lorsqu'eut fini : — « Dame de » Cédramont, dit-il, gardez que ja- » mais votre père sache ce qui se passe

» dirai. »

—« Et toi, noi
» langue. Me suis
» te séparerois de
» avois à me plain
» drois la vie si m

A cet instant p
Guéhérard. Lidori
lui donnerai le n
époux, Lidorie,
père, courut se jet
afin que n'apperçû

— « O mon père ! que vais être mal-
» heureuse ! — O ma fille ! que
» ai grande crainte de t'avoir sa-
» crifiée ! »

CHAPITRE

Comment Lidorie se
de Guéhérard, pou
en celui de Cédram

En fut bien autremen
que fallut se séparer pou
habiter le château d
Comme le Seigneur de
elle s'embrassèrent ! C
rèrent amèrement ! Co
gnirent

un, accompagnoient leur chère Dame et maîtresse, avec un air de morne accablement, tel que oncques ne fut plus triste convoi de sépulture.

Lidorie embrassoit les filles, les femmes, aussi les vieillards, disant des choses agréables aux autres, et, ce qui étoit mieux encore pour tous, promettant de revenir souvent parmi eux.

Ainsi arrivèrent à la lisière de la Comté de Guéhérard. Là se trouva une halte que les vassaux avoient préparée; et, pour symbole de ce qu'éprouvoient en leur cœur, avoient choisi un lieu où ne se voyoient que des ifs, des sapins, des mélèzes, et autres arbres de cette sorte; et, au lieu de gazon, une mousse desséchée.

apporté, et abond
possédoit de mieux.
Combien le pauvr
étoit serré ! Mais le
dramont, qui, par e
étoit fâché de ces h
moignoit par son
tremblante se contenc
sible, ne voulant pas
à quel point étoit tou
des gens qui l'aimoie

CHAPITRE XXX.

De ce qui advint dans une ferme de Cédramont.

LA le Seigneur de Cédramont avoit émoigné de l'humeur, de ce que on lemouroit si long-tems à cette halte, orsque Paquerel.....

Etoit à l'avance allé à Cédramont prévenir de l'arrivée du Seigneur, et en revenoit : mais étoit parti en bon état, et revenoit tout déchiré, tout noulu, pouvant à peine se tenir sur son cheval.

— « Qu'as-tu donc, Paquerel ?... » Qu'avez-vous donc, Monsieur Pa- » querel ? — N'en puis plus ; suis

soient en ...
« seroit un grand hy
» sur terre. »
— « Que t'est-il d
» cher Paquerel ? »
« Crois qu'ai re
» chez un de vos f
» mont. Comme je
» j'entends dans la
» affreux. Je veux
» Je trouve tout
» aux genoux d'
... qui

» main, les garoit de dessous ses » coups, tandis que de l'autre conti- » nuoit son sabat : mais moi, pau- » vret, ne fus pas si heureux que les » autres. A peine me voit-il, que, » s'élançant sur moi, me prend par » un bras qu'ai cru brisé comme dans » un étau, et avec une poignée de » courroies arrachées aux harnois de » la ferme, m'a mis dans l'état où » me voyez, et m'a laissé mort, ou » autant vaut; crois que jamais n'en » releverai. »

Lors le Seigneur de Cédramont, enfonçant son feutre, et prenant l'air menaçant : « Ce déloyal Chevalier y » seroit-il encore ? courons-y. Ve- » nez, Comte de Guehérard, avec » votre suite. Elle est nombreuse,

» ble, n'y ferions rie
» une armée. Si est i
» faut qu'un autre
» ce que verrons enst
» jours. »

On s'achemina à la
et se pouvoit bien dir
Ne restoient que les m
entier. Moult fut-on ét
au milieu des débris,
sa famille en grande jo
surprise cesse

ce que cela signifioit. Le Fermier répondit :

—« Par moñ doux Jésus, n'en sais » rien encore. Etois là à dîner avec » not' femme ; entendons le bruit » d'un cheval, et, tôt après, voyons » entrer un cavalier qui avoit sa gar- » niture de fer tellement fermée que » se voyoient seulement ses prunelles » aussi brillantes que du feu. Il nous » dit commeça : *Bon jour, Fermier.* » *Est-il vrai qu'est ici une ferme du* » *Comte de Cédramont ?* — *Sans* » *doute. Pourquoi cela ?* — *Est-il* » *vrai que vient de se marier ?* — » *Certainement, il y a huit jours,* » *avec Damoiselle Lidorie, fille de* » *Monseigneur le Comte de Guéhé-*

» même »
» ses louveteaux ; se met à crier
» même, en faisant claquer ses den
» puis le vlà qui de sa lance, de
» rondache, brise tout ce que troi
» sous sa main. Mes valets vienn
» avec leurs fourches. Bon ! n'étoi
» qu'allumettes pour lui ; et tout
» remarquez bien, sans faire à au
» la moindre égratignure. Seuler
» nous rangeoit de côté, et n
» sans rudesse : car, si en eût
» brisé les os. »

» ti, vlà le Chevalier qui me refait
» commeça. — « *Le Seigneur de Cé-*
» *dramont est donc marié ?* — Je lui
» réponds en tremblant : — « *Oui,*
» *Monseigneur.* — *Avec Damoiselle*
» *Lidorie ?* — *Oui, Monseigneur.* —
» *Fille du Comte de Guéhérard ?* —
» *Oui, Monseigneur.* — *L'aimoit-*
» *elle ?* — *Non, Monseigneur. . . .*
» Pardon, not' Seigneur et maître,
» si ai répondu ainsi au Chevalier ;
» mais me tenoit en si grande frayeur
» que n'ai osé lui mentir.

» Lors il s'appuie contre la muraille,
» la tête dans ses deux mains, reste
» commeça un long tems ; puis se
» relève de là en jettant un gros sou-
» pir ; un moment après se tourne
» vers moi, et d'un parler doux ;

» *vois ce que je faisois. Tenez, pre-*
» *nez cette bourse. Compte qu'il y a*
» *de quoi tout réparer. — Oh ! qu'*
» *trop, et par de là, Monseigneur*
» *— Tant mieux. Adieu, brav*
» *homme, adieu, tous. Ne m'en vou*
» *lez pas. Derechef, vous assure qu'a*
» *vois la tête perdue.* »

» Il est remonté à cheval, m'
» tendu la main, et s'en est départ
» au grand galop. »

Personne ne pouvoit comprendre

gné de vîtesse par le Seigneur de Cé-
dramont.

Celui-ci, et Paquerel, à mesure que le récit du Fermier s'étoit avancé, avoient pris un air qui sembloit dire que se doutoient de ce que en étoit. Se regardoient en grande inquiétude, se parloient bas, et frayeur se peignoit sur leur visage.

Quoi qu'il en fût, on se remit en marche.

Comment la Comté
moult différente
Guéhérard.

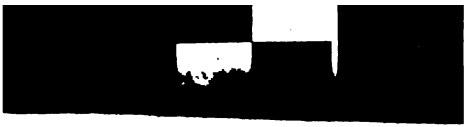
POINT n'avoit la r
ner agréable distra
Plus ne présentoit
Comté de Guéhérar
banes entourées de
tivés, et habitées p
visage portoit signe

s'étoit vu en sortir des malheureux qui, par leur maigre et pâle mine, prouvoient trop que ne mangeoient pas à leur besoin ; et point ne s'en étonnoit-on en regardant leurs champs incultes ; et le tout étoit expliqué, quand se connoissoit la barbarie avec quoi le Comte de Cédramont, en s'appropriant tant que lui étoit possible le fruit de leur labeur, leur ôtoit force et courage, sans quoi ne reste de valeur à aucun terrain, si bon que Nature l'ait fait.

Orgueil de grands, lorsque bonté s'y joint, engraisse le champ du petit ; ainsi avons vu heureux les vassaux du Comte de Guéhérard, auquel ne falloit que vaine monnoie de gloriole, pour quoi donnoit du solide.

gneur de Cédramont, malheur alc
au petit. Se voir mangé pièce à pièc
et s'il ne l'est d'un coup, c'est q
faut songer au repas du lendemain.

Ainsi en étoit des vassaux de C
dramont. Si pourtant ces pauvres ge
sortoient de leurs cabannes sur
chemin de leur Seigneur, et venoie
avec génuflexions lui présenter
qu'avoient de moins chétif ; et e
core, au lieu d'être remerciés, étoien
ils rabroués par le Comte, qui



ame une espérance, dont tôt après veuve Paterne leur donnoit des arrhes.

Cette bonne nourrice restoit exprès la dernière du cortége, afin de fouiller dans son aumônière, et de donner à ces pauvres gens, sans que fût vue du Seigneur de Cédramont ; car les vaniteux se fâchent que d'autres fassent le bien que ne font pas eux-mêmes, et veulent que qui souffre par eux ne soit soulagé de personne.

De ce qui étoit sur l'heure advenu au Château de Cédramont.

On étoit assez près d'arriver château lorsqu'un coup de vent porta le mantel de Lidorie. Un ru s'en détache, que le vent souffle que à perte de vue, jusqu'en un d'où se voit tout de suite sorti Chevalier, qui le ramasse, et s à fuir au grand galop.

conjectures, et encore plus forte frayeur vint derechef blêmir le visage de Cédramont et celui de Paquerel.

En fut bien pis encore lorsqu'à cinquante pas du château parut un vieux Serviteur, ayant un air effaré, comme s'il venoit d'échapper à des voleurs.

— « Qu'est-ce donc, Anselme? » qu'est-il donc arrivé? »

— « Il n'y en avoit qu'un, Mon» seigneur; mais il en valoit cent pour » mal faire. »

— « Qui donc? »

— « Un Diable, ou autant vaut, » bardé de fer jusques sur le nez, » tout ainsi que vous êtes, Monsei» gneur, quand allez raccueillir quel» que horion. Est venu galoppant » ventre à terre, est entré sans crier

» ou devez toucher
» velle Dame ; mais l
» ton . . . ! trédame !
» barguigner. Je lui fa
» civilement que je p
» *seigneur est là, dans*
» *basse : en descenda*
» *trier, y serez d'une*
» N'ai pas fini que
» terre, et le vlà dans
» qu'avions si bien arr
» roit pu mieux faire l

» les quatre quenouilles, et, d'une
» qu'il a prise en main, a fait le mou-
» linet sur les miroirs, sur les vitraux,
» sur les meubles, pin, pan, cli, cla,
» un coup n'attendoit pas l'autre ; et
» ça faisoit un bruit ! .... Dame !
» auroit fallu que fussiez là pour l'en-
» tendre ; n'est rien que de le dire.
» Auroit encore fallu qué fussiez là
» pour entendre, voire même pour avi-
» ser comme a traité votre grande
» pourtraiture. — *Quoi !* a-t-il dit,
» *on a osé copier les horribles traits*
» *de ce vilain monstre . . . !* Pardon,
» Monseigneur : mais c'est justement
» ce qu'il a dit ; et du même tems,
» d'un revers de la quenouille de lit
» que tenoit en main, vous a fendu
» de la tête aux pieds ; puis a pris la

» moins [illegible]
» pignant de ses deux
» morceaux, et disant
» *rai de même de ce mon*
» *mont.*
— » Comment ? vo
» vingtaine, et vous
» seul homme m'outra
» — Mafigue ! Mo
» rions été dix vingt
» auroit ouvragé enc
» sible avoit été, que
[illegible] l'abor

» le grand sabre en vieille féraille,
» pour casser sur la tête de l'estafier
» la grande dame-jeanne de vin recuit
» qui se trouvoit là, si bien qu'on
» auroit dit que le pauvre homme s'é-
» toit baigné dans la vinée. Ce n'est
» le tout ; l'a pris par son pourpoint
» au milieu de l'estomach, l'a enlevé
» et fait pirouetter en l'air, d'où est
» retombé sur la couette de plumes,
» qui étoit ouverte, et où, avec sa
» mouillure, s'est emplumé telle-
» ment... Sur ma vérité, Monseigneur,
» si l'aviez vu se relever de là, n'au-
» riez pu vous empêcher d'en rire ;
» car n'a point eu de mal, non plus
» qu'aucun de nous autres. Quand le
» Démon n'a plus rien eu à briser,

— » Falloit lui répondre que
» seroit de long-tems.

— » Vraiment, Monseigneur, f
» soit trop de peur : n'ai point osé
» mentir. Lui ai dit que Monseign
» viendroit ce soir, à quoi a répo
» en gromelant entre ses dents : *t*
» *mieux ! l'attendrai.*

— « O Ciel ? » s'écria le Seig
» de Cédramont tout tremblant.

— « O Ciel ! » répéta Paq
tremblant encore plus. — «

» priant de venir conjurer cet incar-
» né. Toujours est-il prêt celui-là,
» quand il s'agit de rendre service.
» Est donc venu avec cet air si chré-
» tien et si bon....

» Ne savons ce que d'abord a dit
» à ce Diable ; avions tant de frayeur
» que n'osions nous trop approcher.
» Si pourtant se voyoit-il qu'à chaque
» parole, œuvre de religion opéroit
» son effet. Nous nous approchâmes
» à la fin, et entendîmes que le bon
» Vicaire Postole lui disoit :

— « *Monseigneur, elle ne peut être*
» *à vous. Le Ciel en a disposé autre-*
» *ment. Soumettez-vous à ses décrets,*
» *et respectez les jours de son époux.*

— » Le Chevalier a répondu : —
« *Las ! le faut bien, puisque le Ciel*

» tirai ; mais bientôt mourrai d'am
» et de jalousie. — Vous prom
» que, dans mes prières, demand
» au Souverain Maître que retrou
» votre tranquillité. — Non, n
» ne veux plus que mourir. — M
» seigneur, appartenez à votre pe
» dans peu de jours se donne une gr
» bataille. — Le sais ; y
» courir dans l'espérance d'y re
» trer la mort. — Cherchez-
[illegible] Monseigneur ; et cons

» *Le Ciel veut que, pour ne pas faire*
» *faute, on se tienne loin de l'occasion.*
» — *Eh bien! le promets.* — *Foi de*
» *Chevalier?* — *Foi de Chevalier.* »

» Alors, doux comme mouton, est
» remonté à cheval, et s'en est dé-
» parti en soupirant. Que Dieu le
» conduise. S'il tient parole, nous en
» vlà quittes pour un an. »

— » Je respire! dit Paquerel.
« — Il a bien fait, dit le Seigneur
» de Cédramont en se renflant; au-
» roit fallu finir par combattre seul
» à seul avec moi, et auroit payé de
» sa vie l'outrage qu'a osé faire au
» Seigneur de Cédramont. Et vous,
» Madame, (en s'adressant à Lido-
» rie) vous qui en êtes la cause....
» — Hélas! Monseigneur, est bien

» connu, lui aurois bien di
» auroit-il prétendu à mon
« — Oh ! ne sais-je que tro
» jours est occupé par l'
» Montgréal, tout mort
» — Monseigneur, suis vot
» — Sans doute, êtes mo
» et si n'êtes digne de ce
» rai vous en punir. —
» gneur, trouverez toujou
» soumission et patience. »

CHAPITRE XXXIII.

Comment Lidorie et veuve Paterne se portent mutuelles consolations.

En avoit grand besoin, de soumission et de patience, la pauvre Lidorie. Chaque jour éprouvoit nouvelles rebuffades, nouveaux maltraitemens. Si bien qu'elle fit, se voyoit toujours rabrouée. Si pourtant, à force de combats avec elle-même, auxquels veuve Paterne la soutenoit, obtenoit d'immoler son sentiment à son devoir, et de témoigner à son tyran au moins ces douces prévenances qui, à défaut d'amour, font le charme des époux : mais, en échange, rece-

lui, n osoit de
de nouvelles ; et lorsque n'en ha
doit plus, le méchant, au lieu
s'en prendre à soi-même, lui en
soit sujet de nouvelles querelle

D'autre manière, rendoit veu
terre bien aussi malheureuse :
celle-ci ne voyoit que les pei
sa chère enfant, et ne songeo
la réconforter, comme Lidorie
geoit qu'à consoler sa chère n

Ainsi font les malheureux.
l'un à l'au

foible courage de supporter les plus grands maux.

Avoient encore Lidorie et sa nourrice un grand moyen d'adoucir leurs peines : étoit la charité que trouvoient assez à exercer auprès des vassaux de Cédramont. Qui, ruiné par un procès avec le Seigneur, qui par des corvées, qui par d'autres vexations ; la misère étoit chez chacun, et avec elle le découragement, les maladies, le désespoir, enfin la séquelle, qui ne manque de l'accompagner. Tant se trouvoient à plaindre que maudissoient leur existence, et se reprochoient d'avoir des enfans, à qui n'auroient que larmes et souffrances à laisser en héritage.

Ce qu'on raconte ici ne regarde

scène. Lidorie
bourse particuli
a donnée, et l
Paterne y joint s
deux vont ensem
chaumière, port
rance. Où il n'y
de l'argent. Où il
ce sont paroles d
y a maladie, ce s
Lidorie a composé
que veuve Patern

vres sont une monnoie précieuse. On diroit un talisman qui augmente votre bonheur, si à l'avance étiez heureux, et diminue vos peines, si aviez le malheur d'en avoir.

Portoient en outre la délicatesse jusqu'à faire honneur au Seigneur de Cédramont du bien qu'elles épandoient : mais le sentiment ne se leurre pas ainsi. Ces pauvres gens, en feignant de les croire, puisqu'elles le vouloient, savoient bien au fond qu'en penser. Aussi prioient sans cesse le Ciel d'épandre ses biens sur leur Dame, sur sa nourrice. Si avoient prié pour leur Seigneur, auroit été le diable, afin que l'emportât au plus vîte ; car l'avoient pris en haine mille fois plus forte, depuis qu'à tant de malheu-

si pieuse veuve Paterne.

Le Comte de Cédramont vou
bien permettre une bienfaisance
ne lui coûtoit rien, et dont cro
que partageoit les effets. D'ail
n'en étoit instruit que d'une p
Le tout lui auroit trop semblé, co
étoit dans le vrai, capable de t
encore plus en relief le mal qu
même ne cessoit de faire.

Fin de la première Parti

TABLE

Des Chapitres de la première Partie.

CHAP. I. *COMMENT étoit le château de Guéhérard ; en quelle contrée étoit situé ; en quel tems ont eu lieu les événemens racontés en cette chronique.* p. 1

II. *Ce qu'étoit la Dame Comtesse de Guéhérard, mère de Lidoris.* 2

III. *Comment Lidoris devoit en la veuve Paterne une excellente nourrice.* 5

IV. *Comment le Seigneur Comte*

deux.

CHAP. V. *Commen*

de Guéhé

pauvre D

VI. *Commen*

Damoisel

s'enamour

VII. *Commen*

sel gagne

gneur. Com

de la veuv

trouble et contrainte aux cœurs de Lidorie et du Damoisel. Page 41

CHAP. X. *Comment ne fut plus possible à l'amour de céler ses effets.* 45

XI. *Comment le Damoisel fait un pélerinage pour obtenir la guérison de Lidorie.* 47

XII. *Ce que fut fait à l'occasion de la guérison de Lidorie* 53

XIII. *Comment Lidorie et le Damoisel apprennent que sont énamourés l'un de l'autre.* 58

XIV. *Comment le Seigneur Comte de Gyéhérard se conduisit en apprenant l'amour du Damoisel pour Lidorie, et le retour dont étoit payé.* 63

XV. *Comment le Damoisel se*

CHAP. XVI. *Commen*
l'Ordre de Ch
Damoisel, le
de Guéhérard
repas, auque
gneur Comte
et ce qu'en es

XVII. *Comme*
présente le S
Cédramont.
XVIII. *Comm*

eut un Ecuyer pour l'accompagner dans ses courses. p. 98

CHAP. XX. *Comment le Damoisel souffrit, en s'éloignant du château de Guéhérard.* 101

XXI. *Comment le Damoisel se tira de son premier fait d'armes.* 105

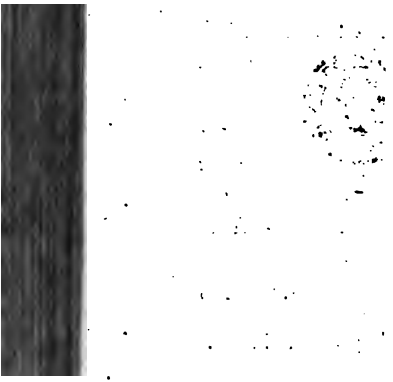
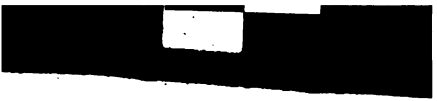
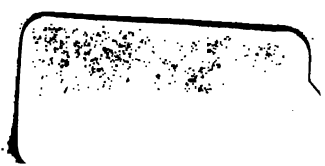
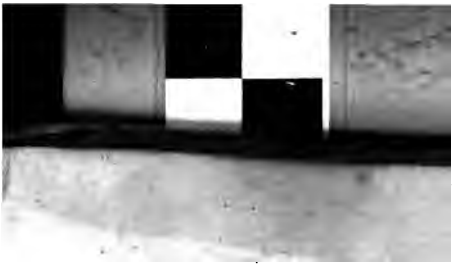
XXII. *Comment le Damoisel se tira de plusieurs autres aventures.* 109

XXIII. *Comment chacun recevoit les nouvelles des victoires du Damoisel.* 115

XXIV. *Comment à de si bonnes nouvelles, il en succède qui amènent grand deuil au château de Guéhérard.* 120

XXV. *Comment de nouveaux*

CHAP. XXVI. *Commen*
Comte de Cédra
la circonstance
proposition au S
de Guéhérard.
XXVII. *Commen*
moult affligée a
constance.
XXVIII. *Commen*
Comte de Cédra
avec Lidorie, s
en mariage

CHAP. XXX. *De ce qui advint dans une ferme de Cédramont.* p 155
XXXI. *Comment la Comté de Cédramont est moult différente de la Comté de Guéhérard.* 164
XXXII. *De ce qui étoit sur l'heure advenu au Château de Cédramont.* 168
XXXIII. *Comment Lidorie et veuve Paterne se portent mutuelles consolations.* 179

Fin de la table de la première Partie.